



LA  
PAGE  
BLANCHE

n°55  
MAI 2021

# LA PAGE BLANCHE

n°55  
MAI 2021

- p3 Simple poème  
Matthieu Lorin
- p4 La nouvelle éducation sentimentale  
V  
Constantin Pricop
- p6 Poètes de service  
Maheva Hellwig  
Lénaïg Cariou  
Victor Hozbolt  
Matthieu Lorin  
Stephane Casenobe
- p16 Moment critique  
À propos de The E-Symposium  
Quiet Drones 19-21 octobre 2020,  
réflexions sur les congrès électroniques  
Maheva Hellwig
- p18 Bureau de traduction  
Juan Ramón Jiménez  
Blandine Longre  
Lorenzo Foltran  
Valery Oisteanu
- p22 Séquences  
Joep Polderman  
Patrick Hellin  
Cam  
Pierre Lamarque
- p28 Poètes du monde  
Walt Whitman  
Robert Desnos  
Benjamin Fondane  
Giuseppe Ungaretti  
Asasean Nagaki  
Marceline Desbordes-Valmore  
Vénus Khouri-Ghata  
Marie Claire Bancquart
- p30 E-poésies  
Coralie Meïsse  
Florian Thomas  
Pierre Lamarque  
L. Rose  
Mykola Istyn

Illustration de couverture :  
Le valet - Jean-Claude Bouchard

# SIMPLE POÈME

J'espère un jour  
Trouer un livre de Faulkner à la perceuse  
- Au hasard, Tandis que j'agonise -  
Pour apprendre la souffrance aux mots  
J'espère un jour  
Étendre les Euclidiennes de Guillevic  
Sur une corde à linge  
Pour qu'elles se confrontent au réel  
J'espère un jour  
Déposer les œuvres de Gary et d'Hemingway  
Chez l'armurier et attendre leur effet  
J'espère un jour  
Offrir la collection entière de « L'Imaginaire »  
A ma mère  
Et l'entendre ensuite pleurer discrètement  
J'espère un jour  
Abandonner Abe Kobo sur une plage  
Et voir un homme s'en saisir et le lire  
Tandis qu'un enfant lui enterre gentiment les pieds  
J'espère un jour agrandir la distance  
Entre la Terre et les étoiles  
Et déposer dans cet espace un livre de Bolano  
Il sera temps ensuite pour moi  
D'écrire un poème sur ces tentatives  
Et de me croire aussi invincible  
Que l'enfant se sentant capable d'arrêter une auto  
Lancée de plein fouet

MATTHIEU LORIN

# La nouvelle éducation sentimentale

## V

par Constantin Pricop

Est visible dans leur cas une position de soumission et une atomisation sociale. Tu as devant toi des gens bondés, mais pas une entité commune, pas une collectivité. Parmi ces gens on recrute des huissiers et des serviteurs - pas des hommes forts. Les humbles subissent, mais seulement jusqu'au moment où les limites sont dépassées et dans ce cas explosent, sont capables de tout, ils n'ont plus de limites. Ils peuvent faire des révoltes, mais pas des révolutions. Ils n'ont pas les idées et la force qui peuvent conduire aux révolutions... C'est probable qu'il essayait de comprendre le troupeau des gens las, soumis sans grogner, des gens à qui on a mis toutes sortes de choses sur le cou sans dû, ils disent rien. Ils vivaient dans un monde de tunnels compliqués, étroits, qui se croisaient ou se chevauchaient - ils se sont levés là, chacun vivant sa vie à chaque instant. Il sentait souvent la dureté des parois du canal, leur étroitesse suffocante, le corps bloqué dans certaines parties, la confusion et l'anxiété...

Il regardait ses doigts, il lui sembla qu'un ongle n'était pas bien poli, et il essaya d'éliminer la rugosité avec un ongle dans l'autre. Il n'a pas tout à fait réussi.

/// Suite de l'essai **Blood of the Dead** ///

Au-delà du cimetière, non loin, sur la droite - le stade de la ville. Pendant quelques dimanches mon père nous a emmenés avec lui - mais nous étions trop enfants pour être passionnés par les troubles sur la pelouse. Le père a trouvé quelques fans de football avec qui commenter le match. Il était distant, mais il savait quand il voulait s'approcher de personnes de condition modeste. Nous tournions dans les tribunes du stade, le dos au terrain. Nous commençons à peine à nous habituer au stade et le moment est venu de déménager dans l'autre ville... *La condition du football à „l'âge d'or”*... À méditer. Le football a joué un rôle de socialisation particulier. Les gens qui dans d'autres situations n'auraient pas perdu leur temps avec une telle chose ont trouvé un moyen de se rapprocher des autres, du peuple. Et dans le football vous pouvez vous exprimer librement - jurer sur l'arbitre, apostropher d'incompétent un joueur pour crier après l'autre qu'il est un bœuf. Sinon, une telle liberté est rare. Un dévouement - mais aussi une solidarité facile, sans obligations.

La ville étend ses griffes jusqu'à la porte de la maison où nous habitons. Une porte ordinaire - un cadre en bois sur lequel le treillis métallique a été fixé. Le monde au-delà s'est glissé juste en dessous la porte. Où j'avais vu un serpent une fois. Un serpent d'eau, probablement. Non loin de là se trouvait un flux dans lequel on déversait les ordures.

La large véranda dans laquelle j'avais rempli à un certain âge une bonne partie de la journée était claire et propre. Je regardais les livres qui ne manquaient jamais à la maison. Mes parents étaient enseignants, professeurs... Sur les premières pages des livres que j'avais vus se trouvaient dans ces temps historiques des portraits de personnes. Nous étions confus, parce que j'ai découvert qu'ils n'étaient pas les personnages des contes, ni les auteurs de ces contes. C'étaient des camarades. C'étaient leurs portraits. Pas un - mais plusieurs portraits. A un moment donné j'ai entendu une discussion irritée entre mes parents. Quelque chose était arrivé aux livres. Il fallait les jeter - non parce qu'ils n'étaient pas bons. C'était à cause des révisions politiques. Les camarades qui se trouvent dans les premières pages des livres sont tombés. Ils étaient des... déviationnistes, des contre-révolutionnaires... Mes parents ont trouvé en fin de compte la solution pour sauver les livres. Ils ont déchiré les pages de début avec les portraits... Un, deux, quelques... comme il se doit. Les livres sont restés. Et rien d'autre n'avait changé en eux ! Les histoires et les contes sont toujours bons. On n'a pas rompu les pages avec les narrations...

En plus des premières leçons indirectes de survie sous la dictature, nous continuons l'école de la vie sur le terrain de foot à côté du cimetière. Des leçons de survie qui étaient déjà devenues plus dures. Une école de vie compliquée qui ne se concentre ni sur le violon ni sur la lecture. Une histoire avec des personnages ahurissants. Ils m'ont aidé à différencier les gars vraiment forts et durs de ceux qui étaient munis du pouvoir des institutions. Des affligés avec des tresses sous leurs vêtements civils - qui hissent encore aujourd'hui leurs têtes débiles au-dessus des vêtements qui veulent masquer les insignes des agents de la securitate.

Juste à côté du clocher, caché par les touffes de la faible végétation, près du mur, une sorte de trappe. Je ne savais pas quel était son but là-bas. Mais parce que c'était sur le terrain où je battais la balle, on a parlé de ça. Sous le couvercle rouillé, ont dit les petits voyous de l'endroit, on rassemble le sang des morts...

(Fin de l'essai **Blood of the Dead**, publié dans..., non... ,, le...)

\*

*De l'enfance.* Quand le mot securitate a atteint ses oreilles, cela ne voulait pas dire grand chose. Peu à peu une représentation oppressante a pénétré sa conscience, une trappe a été ouverte sur ce qu'il ne faut pas faire, ce qui ne se fait pas, une zone interdite d'horreurs, une cave nauséabonde. Ça après qu'ils ont déménagé

dans la ville de la province profonde ... Au début, ils avaient vécu dans une partie de maison appartenant à quelqu'un de la famille. La vieille maison avait appartenu à une propriétaire d'autrefois, d'avant le communisme... Qui vivait encore, dans le bâtiment attenant, isolée par une clôture en planches de la partie de la propriété vendue. Une famille autrefois riche, représentative de la classe „d'exploiteur”, maintenant la vieille femme était rarement vue, rampant avec une lenteur de fantôme à travers la végétation sauvage autour de sa maison. La partie de la maison des nouveaux propriétaires, appartenant à la classe du milieu, avec plus d'argent que les autres, même dans le communisme, a été séparée par les nouveaux maîtres à travers une clôture en treillis métallique. Au bord de la clôture des chats noirs se promènent toujours - pendant la nuit, des paires de lumières vertes se déplaçaient. Au-dessus de la clôture se trouvait la forêt à fantômes. En plein jour, les enfants se rencontrent, ils font connaissance les uns avec les autres. Leurs parents moins. Le personnage qui occupe l'appartement de gauche travaillait pour la securitate. Son fils, Butzu, était toujours assis de côté, n'interférant pas avec les autres enfants. Sa mère était une jeune femme. Elle se présentait rarement à l'extérieur. Ils n'y ont pas vécu longtemps, ils sont partis "pour Bucarest" - pour découvrir, plus tard, qu'ils étaient effectivement allés „en Israël". Pendant qu'ils ont vécu là-bas, il a appris à un rythme soutenu la brutalité et le manque d'élasticité. Il est venu, avec toute la famille dans la ville de province profonde quand il est entré dans la deuxième classe. Il était tombé sur une enseignante sévère et sans humour qui leur corrigeait toujours la calligraphie en leur demandant de faire, avec soin, des "coins" aux lettres. Il n'a jamais compris exactement ce que signifiait « faire des coins ». En première année de classe dans la ville de montagne où avait commencé l'école il n'avait pas entendu dire quelque chose comme ça. Il a appris aussi qu'il y avait des choses impardonnables parce que certaines personnes veulent les rendre impardonnables, amplifiant éventuellement une erreur au point de lui donner les dimensions d'un cataclysme. Un des jours d'école, l'enseignante toujours renfrognée a fait un voyage dans l'un des quartiers de la ville avec les élèves de sa classe. Ils sont arrivés au bord d'une descente rapide vers un village. Au-dessus se trouvaient les traces d'une forteresse, une fortification médiévale, mieux dit, avec les murs encore intacts, utilisée comme entrepôt. Tout le quartier portait le nom de l'ancienne fortification. Un fois arrivés là, un chemin poussiéreux, dessiné en serpentins raides à travers les buissons sauvages, s'ouvrait devant eux. Il descend. Lui a pris le chemin. Et d'autres encore. Après lui. Ils sont allés au village en bas et l'ont traversé. Zamca était un village ordinaire, parfaitement visible d'en haut, comme un dessin. Sur le bord de celui-ci un champ était utilisé comme aéroport de service. À une extrémité, il y a un hangar. Il était venu ici plusieurs fois auparavant, seul, pour regarder l'aérodrome visible de là-haut, dans le panorama ouvert au loin. L'aéroport n'avait pas un trafic régulier, on avait là les biplans pour pulvériser les cultures et des avions sanitaires type IAR. Parfois, des entraîne-

ments de planeuristes - des appareils remorqués par des avions ou, le plus souvent, décollant comme des cerfs-volants, tirés par un câble avec un moteur placé au bout de la piste. Une fois, il avait traversé le champ des avions, qui était en fait beaucoup plus large qu'il n'y paraissait d'en haut et il s'était approché de l'avion garé devant le hangar, entouré de quelques personnes. Ceux-là - des mécaniciens ? des pilotes? - expliquaient à son ami qui l'accompagnait le moteur en étoile, refroidi par air, queue, ailerons et leur rôle... Ils le regardèrent avec étonnement - il savait tout cela à partir de livres, lus illégalement, comme il aimait lire, en fait, illégalement parce que personne ne leur avait demandé à l'école ou ailleurs de telles connaissances. Ils étaient probablement étonnés de son âge et de celui de son compagnon. Quant au voyage de la classe, ils avaient atteint le bord supérieur de la colline et il lui semblait que le voyage à la base aérienne pourrait intéresser tout le monde. D'une certaine manière je les incitais à descendre, et quand ils atteignaient le fond, j'étais toujours le premier à prendre la route vers les avions. Finalement, beaucoup de collègues se sont perdus en cours de route, seuls quelques-uns se sont approchés du hangar et, n'ayant rien à voir, se sont retirés sous peu. L'enseignante, folle de rage que personne ne l'écoute plus, criait aussi fort que possible en leur demandant de revenir. Le lendemain, il a été mis au mur. Considéré comme un instigateur de désobéissance, il avait mis en danger ses collègues (bien qu'il n'y ait eu aucun danger et que personne n'ait rien souffert) etc., etc. Le visage noir, sec et toujours renfrogné de l'institutrice était maintenant vert. Elle ne le regarde même plus. Elle cherchait la méthode la plus radicale possible pour le punir. La tension était élevée et il ne savait pas quoi faire. Chez eux, les parents étaient aussi inquiets. Tous deux impliqués dans l'enseignement, ils l'ont exhorté à écrire une sorte de texte autocritique, dans lequel il mettait des cendres dans sa tête et affichait ses remords écrits sur le journal mural de la classe (c'était l'époque où les gazettes murales étaient entrées dans les espaces publics, suivant le modèle des animateurs soviétiques (pour le moment leur rôle semblait important, mais elles ne sont jamais arrivés à jouer un rôle quelconque dans la vie des plus petits ou des plus grands...; mais sur moment elles ont eu une certaine résonance...). Il avait écrit la confession avec des boules à la gorge, mais l'enseignante ne l'a même pas regardé, elle ne savait pas ce qu'il avait écrit de lui et sur lui, ce qui lui avait été suggéré ses parents qui étaient eux aussi anxieux pour la situation...

#### CONSTANTIN PRICOP

Extrait de NOUA EDUCAȚIA SENTIMENTALĂ - Editura ALFA

Traduction par l'auteur

# POÈTES DE SERVICE

## Maheva Hellwig

PASCAL

*Pourquoi la tour de Londres penche-t-elle vue de Pise*

Alors que j'étais ten-du entre deux infinis de ce bain comme  
sus-pendu entre deux états, je m'endormis. Me noyant d'un côté tout à fait  
ressortant de l'autre, à peine me rendis-je compte que tous mes repères  
bougeaient. Non seulement le côté mais également le plancher et le ciel  
bifurquaient sans que mon apnée fut sourde.

Si, d'un côté, et π mettait de sa superbe, l'inquiétude venait d'une  
multiplicité de lettres, alors, sans un mot, d'un ego disparu, je décidai enfin  
de m'en aller (vainement?) de l'autre.

Assez lasse, elle sait s'élancer  
Sans s'affaisser dans les creux  
d'irréelles passes, fut balancée  
pour éblouir les gras cireux

Elle se ramène assise le soir  
Devant un troquet s'il en est  
Sourire en biais vie de passoire  
Ses bourliches teintent : c'est qu'il est frais.

La tête lourde, les yeux hagards  
Espérant voir le silencieux  
Assis de l'autre côté du bar  
La regarder d'un œil vitreux.

Des vies sans vices ne servent à rien que d'aimer les chemins adroits  
Tracés pour ceux qui, sans être ânes, avancent à tordre des angles droits.  
Si cantique a eu foi, dans les raclées des ires enfantines, c'est bien celui qui sanctifie  
Le devoir urbain, laborieux et désintéressé d'une réussite qui se quantifie.

*Ne pas oublier de vivre*

en océan

*O*

*NE pas oublier de me maîtriser  
parce qu'on ne mange  
pas les pissenlits  
par la racine*

Faire attention à son langage parce  
que c'est important

Et le silence des passions  
se fait (d/s)ans le vide de l'âme

Il FAUT des limites,

pas des barrières.

*One compare qu'avec des gens*

*VIVANTS*

p Ar. Ce qu'on n'est pas des jambons..

Mais de bonnes gens

**MAHEVA HELLWIG**

# Lénaïg Cariou

*Je suis poète, traductrice et chercheuse. Actuellement en doctorat de poésie à l'Université Paris 8, j'ai co-fondé la revue de poésie Point de chute avec Victor Malzac et Stéphane Lambion en 2020, et suis l'initiatrice du festival Poet.e.s.s.e.s (Paris, mai 2021). Mes poèmes et traductions sont parus et paraissent régulièrement en revues (L'Intranquille, Traversées, L'écharde, Le Coquelicot, Lichen, Fragile, The Goose, Point de chute, Jef Klak, ...) en France et à l'étranger (Belgique, États-Unis, Canada).*

## S'AMUÏR

### Fenêtre et cynorhodons

tiges humides et brunes  
excentriques angulaires  
ou  
l'épaisseur des pensées  
qui dansent

\*

### Je suis absente à moi-même et l'air est humide

corps qui tourne en rond  
entre  
le trou gris des pensées  
qui s'indiffèrent  
s'indistinctent  
et les lignes horizontales  
d'air blanc  
séquentes  
à flanc  
les montagnes  
au loin

\*

### Je ferme les yeux et mon regard est vide

mes yeux  
sont grands ouverts  
et je ne vois rien

on me parle  
du film blanc

qui obstrue  
la vue quand la fatigue  
excède

je parle  
d'un dépassement non  
pas la couleur mais  
l'impression  
diffuse d'

un corps qui  
tangue comme on  
nage ou comme  
- l'on  
se noie.

\*

### Un rien, un nuage, des cynorhodons

addition  
de pertes  
consécutives  
sécutives

\*

### L'ocre humide, le frisson

Le brun des arbres ;  
l'ombre, le nuage, et le cynorhodon.

\*

### Et rien ne demeure

que l'étourdissement passager



## SCÈNE MUETTE

*scène muette...*

la mer est grise - et elle se tait  
(comme un songe)

elle crépite et tressaute  
: *ça passe mal*

dans la moitié supérieure, le ciel  
visage de 8h du matin -le dimanche-  
(quand l'euphorie retombe)

fatigue  
nausée  
la mâchoire un peu trop serrée - encore

spectre de blanc et d'ombre  
soleil, probablement puisque le ciel  
est vide  
un rocher sur l'eau se détache  
ses contours circulent  
accrochées à lui,  
des silhouettes humaines  
qui gravissent souplement son flanc

les traits ondulent  
(tout ça est noir sur gris)  
*difficile de faire la part* dit-il

les corps sont courbes  
et la pierre est rugueuse  
l'horizon se troue  
de figures imprimées hasardeuses  
fardées

un premier corps se dresse et saute  
l'eau engloutit  
(c'est rapide, trop rapide pour que l'œil  
à peine perçoive et trace)

sur la pellicule, une trajectoire verticale  
demeure saccade et meurt

puis une autre et autre  
tandis que vagues et rochers  
pulsent, pensent, gonflent et désenflent

comme s'il  
n'y avait pas de  
s'il n'y en avait jamais eu  
(*et puis, ce n'est pas*

*la question*)

## NEBULER

Imaginer  
un, des  
nuages de gaz et de poussière  
l'image  
glisse, échappe  
elle est trop imprécise  
trop colossale aussi

quand je pense à l'espace  
j'oublie  
et quand je vis  
j'oublie l'espace  
(comme si ma vie s'en passait plutôt bien,  
de ce déséquilibre)

je le lis comme un poème  
ou comme on se perd dans la couleur  
une toile  
et ses couches superposées de ténèbres enfouies  
le visage brumeux et inexpressif  
des angoisses souterraines  
dont le vertige  
soudain  
émeut

## (SILENCE) ET AUTRES BOURDONNEMENTS

La vie suivait son cours  
et j'étais immobile  
ma tête : bourdonnements  
voix contraires

C'était  
comme l'infinie résolution  
d'un problème sans énoncé  
les mêmes incertitudes  
l'hésitation initiale

Résoudre  
ce qui résiste au nom  
dénommer dénouer  
- dévorer à défaut  
l'absence de réponse évidente

LÉNAÏG CARIOU

# Victor Ozbolt

*Victor Ozbolt est un jeune poète professeur des écoles dans une école labellisée «école en poésie». Il participe à des revues : le journal à Sajat, Comme en poésie, Traction Brabant, les Poètes en Berry, la Toile de l'Un... En 2014, il a obtenu le prix Thierry Sajat au concours d'Europoésie et l'édition de son recueil «Sur mon hamac de nuages».*

**Il y aura toujours** Il y aura toujours ce rien qui nous échappe, cette couleur qui fuit là-bas au crépuscule, cette corde qui vibre dans des cœurs enflammés, ces amours qui façonnent leurs corolles secrètes, cette encre qui frémit envoûtée par les mots, cet enfant qui déchiffre des fragments d'univers, ces êtres chers qui glissent vers un astre inconnu, il y aura toujours ce rien qui nous échappe, nous ronge ou nous fascine sur les marches des jours

**Un ciel** Un ciel silencieux lisse et sans noirceur, l'orage est passé, voici un nuage qui au loin s'avance chargé de mystères d'angoisse et d'espoir, voici un poème

**Entre les récifs urbains** Entre les récifs urbains se faufile une frégate dont les phares ardents flottent sur les frimas fantastiques, les fiers marins des faubourgs affrontent flots et saisons et font rêver les enfants qui les saluent aux fenêtres, aventuriers fabuleux éboueurs infatigables

**Enfants migrants** Canari claudicant aux parents disparus j'ai fui les ouragans de ma contrée lointaine. Ici je réapprends à voler et chanter parmi des oisillons dont j'ignore les mots. Je chante pour l'azur que nous réinventons dans un charmant désordre de pinceaux et de rires pour ce nid de dentelle de lune et de tendresse qu'en la paume d'un orme je confectionnerai avec mes souvenirs

**Donnez-moi un peu de temps** Donnez-moi un peu de temps pour assembler les couleurs et peupler l'obscurité. Donnez-moi un peu de temps pour inverser les étoiles et surprendre l'océan. Donnez-moi un peu de temps pour réinventer les mots et apprivoiser la lune. Donnez-moi un peu de temps juste encore un peu de temps pour déguster l'univers avant que la lueur s'estompe

**Cette mélodie** Le murmure de l'écume sur la peau marbrée du monde ne s'éloigne qu'un moment, le costume des comètes sur le panorama flâne l'été en caméléon, cette mélodie enflamme mon cœur immédiatement, Ô mémoire de nos jours mélodie de notre amour

**Nos pirogues** Des visages adorés s'illuminent dans nos cœurs quand nos pirogues s'élancent loin des rives familières sur des fleuves empourprés dont les ardentes cymbales à l'embouchure des rêves réinventent l'horizon et où pleins d'espoir s'envolent des papillons de rubis lorsque nous donnons du sang

**Qu'advient-il ?** Or qu'advient-il plus tard de nos rêves de nos mots ? Nous butinons chaque jour de forêts en violoncelles de lagons en aquarelles sans entrevoir l'avenir - Le pollen à l'horizon peu à peu disparaîtra tandis que se dresseront dans un humble jardinet quelques tiges prodigieuses aux corolles flamboyantes - Jardinet insoupçonné Amour incommensurable

### **Oiseaux**

Les grands oiseaux blancs s'agitent autour d'un nuage gris dès que s'invite l'aurore, je suis un tout autre oiseau au plumage imprévisible en caméléon des airs, un oiseau porteur de rêves qui offre au bord de la lune un coin de mon duvet tendre, un oiseau porteur de rires jongleur de mots et d'instant qui brave la maladie moi le clown de l'hôpital

**Cymbale étourdissante** Cymbale étourdissante écho interminable, entre ses doigts crochus la pénombre et les larmes, vautour impitoyable dans son azur sanglant où l'harmonie ne règne qu'en des matins trop courts, cymbale étourdissante écho interminable, éclairs et frissons lorsque à une heure improbable surgit ce triste appel

**Si je devais m'éloigner** Si je devais m'éloigner brusquement vers l'au-delà je n'aurais pas réussi à rassembler tous ces astres à écouter chaque saule sa sagesse et son fou rire, à ausculter chaque mot sa silhouette et son secret, à garder chaque seconde sa couleur et son arôme, si je devais m'éloigner brusquement je vous dirais : *Non ne pleurez pas ainsi mon séjour dans l'au-delà, grâce à votre amour sublime j'ai pu parcourir en prince des palais insoupçonnés sur la rosée de mes songes, partout des ponts apparaissent et mes pas suivront les vôtres*

### **Temps mort**

Lorsque pépé tournait en rond ainsi qu'un poisson dans son bocal, que même ses mots s'égarèrent, nous enfants coquins on l'imitait sans savoir qu'il avait quitté l'océan pour un lac nauséabond où tyrannisés par les piranhas les poissons zèbres s'entassaient. Ils rêvaient de pain chaud et de sommeil mais s'écaillaient à édifier des digues et beaucoup flottaient à la surface. On ignorait ce qu'était Buchenwald. Un jour enfin il revit l'océan, vogua sur les flots rayonnants de l'aube sans poissons zèbres ni piranhas mais le spectre du lac resurgissait. Lorsque pépé tournait dans son bocal nous enfants coquins on l'imitait sans savoir que pour lui Buchenwald ne s'arrêterait jamais

**VICTOR OZBOLT**

# Matthieu Lorin

*Matthieu Lorin, chartrain, 40 ans. Grand lecteur, j'aime surtout William Faulkner ou Roberto Bolano. Je suis insomniaque devant l'éternel et, pour essayer de vaincre la nuit, je cours le jour, espérant que la fatigue physique rendra mes paupières lourdes, et mes cernes plus légères le lendemain. Marié, deux enfants, un poêle à bois très gourmand en ce moment.*

Le temps avance en moi  
Comme une flaque sur le chemin  
Qui attend la pluie.  
Et  
Le chemin le plus tortueux pour se rendre  
D'un rêve A  
A un rêve B  
Reste celui de l'insomnie  
Pelures de poèmes géométriques  
Coincés dans mon crâne.

Les rêves me sont devenus urticants  
Ils grattent mon cerveau au grain 80  
Espérant sans doute trouver  
A force de ponçages répétés  
Qui je suis  
Ne comprenant pas encore  
Que je suis ailleurs  
Dans un endroit que je ne connais pas  
Et qui ne me connaît pas

Une angoisse me poursuivait  
Chevauchait en moi et je n'arrivais pas à la suivre  
Car la nuit était sombre et mes yeux se blessaient  
Aux angles de la pièce  
« Pas des angoisses, docteur, une angoisse perpétuelle »  
Peur des xylophages  
Peur de la maladie  
Peur du bistre  
Peur du sifflement à l'accélération de la voiture  
De perdre mes clés  
Des punaises de lit  
De la fuite d'eau et des tuiles poreuses  
De la fuite tout court

Je suis davantage le tonneau que les sœurs Danaïdes.  
La nuit s'est retirée  
Comme on incise un naevus bleu disgracieux  
Et le soleil a percé.  
Les xylophages se sont étouffés  
J'ai détaché à grands coups de tournevis  
Le bistre à mon cœur  
L'angoisse a fait ses valises pour la journée  
Mais je sais que mes rêves resteront enfermés  
Dans des comprimés de Donormyl.  
« Pas des angoisses, docteur, une angoisse, perpétuelle »  
Que je ne dis pas, n'écris pas et essaie de semer  
En courant  
Sous le gris écrasant d'une journée d'hiver  
Mais elle s'accroche à moi comme  
Un sac plastique s'accroche aux branches  
Du peuplier un jour de grand vent  
S'il était resté à terre, il aurait été presque invisible  
Et maintenant il nous nargue de sa blancheur  
Et nous ne pouvons pas le décrocher,  
Etendard de notre impuissance

Ce matin, il me restait un morceau de la nuit,  
Collé sur la paume de ma main.  
Je l'ai pris et l'ai lancé à terre  
Espérant qu'il se casse en milliers de morceaux  
Qu'il se perde sur le parquet de la chambre  
Comme une pièce de puzzle parmi d'autres pièces de puzzle.  
Il n'en fut rien  
Le morceau a rebondi et est parti se terrer  
Entre la commode et le bureau  
L'endroit le plus sombre -  
Ma paume s'en est débarrassée  
Comme on agite frénétiquement sa main  
Pour finir de décoller un pansement.  
Il y reste une marque blanche  
En forme d'étoile  
Ou d'astérisque boiteux  
« La nuit a signé son crime »  
Et j'entends déjà gratter derrière le tiroir du bas  
Et tout au fond de ma mémoire

La maison de mon enfance ressemble à ceux-là  
Qui l'ont habitée des années durant  
Un pavillon, des murs creux  
Une façade entretenue qui contient du vide,  
Du propre  
Du Saint-Marc  
Enfant, j'entendais chaque soir un bruit, un seul  
Coup de marteau ? Burin en action ?  
J'étais persuadé que lentement, dans la nuit, on réalisait un trou  
Un coup de burin par nuit  
Et qu'on viendrait m'enlever à ma famille  
L'ouverture enfin assez large  
La façade est restée intacte  
Et j'ai continué à dormir dans cette chambre  
Aussi bien rangée que les émotions de maman  
La seule fureur décelable est celle de deux chevaux hennissant  
et partant au galop :  
Deux serre-livres  
Offerts le jour de ma communion  
Même en se cabrant, le plâtre ne fendille pas

La vie comme un jardin enneigé  
La blancheur  
Ma pureté que je sais frauduleuse  
Les bruits sourds et les cris des enfants vécus  
Comme des arbalètes tendues en direction du Temps  
Et puis, bien vite,  
Les doigts qui s'engourdissent  
Le caché qui refait surface  
Et qui prend le dessus  
Et le blanc devient boue  
Tout est gâché  
Et il faut maintenant simplement faire attention  
A ne pas se casser la gueule  
Et finir ce poème que je tiens dans la main  
Parmi d'autres  
Mais je sais que si je desserre le poing  
Ils se jetteront dehors  
Et ne manqueront pas de me manger le visage  
En souriant de leurs dents blanches

Je me suis levé un matin au côté d'un homme endormi  
Et que je n'ai pas reconnu au premier abord  
L'appeler homme me parut si incongru  
Que bien vite je remplaçais ce nom par « quelqu'un »  
Il s'est levé sans me jeter un coup d'œil  
A enfilé ses chaussettes comme on range une épée dans un  
fourreau  
Pas un mot ne sortait du trou de sa bouche  
Il semblait regretter le monde mais refusait également la nuit  
Et  
En adoptant cette posture  
Cet entre-deux aussi inconfortable qu'un strapontin  
Il engageait un combat qu'il refusait de mener à son terme  
Il enfilait ses chaussettes comme on range une épée dans un  
fourreau  
Et rien ni personne n'aurait pu les lui faire enfiler d'une autre  
façon  
C'était un déserteur  
Un de ceux qu'on n'ose même pas condamner  
Parce qu'ils n'ont pas déserté par désir de vivre  
Mais par peur de mourir  
Cet homme s'est levé  
Et a commencé sa journée : café avalé, dents brossées  
Noir et blanc  
Une pièce qui se trouverait à cheval sur les deux couleurs  
Jamais il n'a su choisir un camp  
Ni n'avoir d'opinion  
d'avis personnel

MATTHIEU LORIN

# Stéphane Casenobe

*Je suis né en 1973 à Saint-Ouen. Je me consacre au théâtre à 19 ans. Je participe à plusieurs projets nationaux et tournées. Parallèlement à cela je publie dans une quarantaine de revues de poésie. Actuellement je prépare un cinquième ouvrage pour l'année 2021.*

*Ma démarche littéraire alterne vers courts et vers longs pour rythmer le poème. Les espaces entre les mots sont à prendre comme des rimes pour l'œil. L'utilisation du présent de l'indicatif ainsi que les lettres majuscules ou capitales sont une constante dans mon travail. Ceci pour revendiquer une poésie droite, dressée, debout comme un acte de résistance, comme des stèles érigées, des slogans lancés. Les combinaisons apparaissent alors et permettent une lecture que j'espère originale et poétique !*

## LA VALEUR N'EST PAS TRANSFERABLE EN POESIE

JE VEUX ME DISSOUDRE ANONYMEMENT. JE CRIE  
QUE DIS-JE JE HURLE MENTALEMENT ! J'ECRIS  
AVEC DES MOTS FOSSILISES. MAIS LA MATIERE  
LITTERAIRE TIENT BON ! J'ECRIS DANS PEU D'ESPACE

MAIS J'AI FRANCHI UN CAP : UN SILENCE EXCESSIF !  
LE MOT REVELATEUR N'EST PLUS REVELATEUR.  
L'ORACLE NE CONSULTE PAS DEUX FOIS DE SUITE !  
L'HYPERCALCUL DES MOTS SE REALISE EN TEMPS

REEL EN POESIE MODERNE. PLUS BESOIN  
D'AUTEUR ! DE POETE ! LE GRAND COMMENCEMENT  
GRAND RECOMMENCEMENT ? VIENDRA PLUS TARD... BIEN

PLUS TARD. ET PUISQU'IL FAUT NOMMER CE JOUR LE JOUR  
D' APRES... CE PEU D'ESPACE OU DISPARAITRE ENFIN.  
SŒUR PAUVRE ! QU'EST-CE QU'UN POETE AU JUSTE ? AU JUSTE...

## OR J'AI VÉCU

FORCEMENT JE RATE QUAND J'ECRIS. FINIR JUSTE  
POUR FINIR NE ME RESSEMBLE PAS. C'EST TOUJOURS  
DE CETTE MANIERE QUE COMMENCENT LES CHOSES  
DANS MES PROJETS. DANS MES ECRITS AUSSI. LE TEMPS

M'A-T-IL INSTRUIT ? J'ATTENDS QUE MON AME DESCENDE  
DANS MES MOTS. BIEN AVANT MA DOUBLE NUIT... LA NUIT  
M'EST INUTILE ET JE N'ESPERE PAS DEMAIN.  
IL N'EST L'HEURE DE RIEN. IL N'EST L'HEURE DE RIEN

VRAIMENT ? JE SUIS INCAPABLE DE RIEN CHANGER.  
LA POESIE N'EST PAS POUR MOI LA SOLUTION.  
N'EST PAS NON PLUS LA SOLUTION. ICI PLUS RIEN

N'EST VRAI QUE LE MENSONGE. ET JE RETIENS UN !  
SE SOUSTRAIRE A LA PERTE ON NE S'Y SOUSTRAIT PAS.  
MON IMMENSE FINITUDE S'ACHEVE ICI.

## D'OPTEMPERER ?

POUR SUBSISTER J'AI DU ME RESOUDRE A ECRIRE  
DE LA MERDE ET CA MARCHE ON DIRAIT ! IL EXISTE  
UN PANTHEON POUR LES POETES COMME MOI.  
LES POETES MAUVAIS ! J'APPRENDS LES MOTS DES AUTRES.

PARCE QUE C'EST TOUJOURS MIEUX LES MOTS DES AUTRES.  
SANS LES MOTS DES AUTRES JE NE SUIS RIEN. JE SUIS  
SANS FORCE... PEUT-ETRE QUE TOUT COMMENCE LA ?  
MON CREATEUR ME DIT D'ECRIRE ALORS J'ECRIS !

PAS MOYEN DE RUSER ICI. JE SUIS BLOQUE  
DANS L'ENTRE-DEUX DU POEME. LE DERNIER MOT  
N'AURA PAS LIEU. N'AURA PAS LIEU D'ETRE. J'ECRIS

COMME UNE INVITATION AU DEPART IMMEDIAT !  
JE VAIS LA OU LES MOTS N'ONT PLUS PRISE SUR MOI.  
POURQUOI DEUX PAROLES ALORS QU'UNE SUFFIT ?

#### LES MOTS DE MARCHANDAGES

A MON INSU LES MOTS S'ENFUIENT. J'ECRIS DANS UN  
DEDOUBLEMENT D'ARPEGE. EN TROMPE L'ŒIL J'ECRIS  
DANS LES MARGES DU LIVRE EN COURS. JUSQU'AU DECLIN  
DU LIVRE EN COURS. DES MOTS ME RESTENT DANS LA GORGE.

J'ECRIS LA PAGE EXACTE UNE A LA FOIS. LA OU  
PREND FIN MA TENEBRE... LA OU JE REINVENTE  
UN CHEMIN DE RETOUR POSSIBLE. J'AI ENCORE  
DES MOTS A BALANCER ! MAIS JE ME TAIS POUR MIEUX

MONOLOGUER ! ON NE TROMPE PAS LE POETE !  
ON LE CONTOURNE ! EQUILIBRE TROMPEUR. L'ENFER  
C'EST L'ENFANCE JE CROIS. ET L'ETRE EST A SA FIN.

SACHEZ QUE LA SOLITUDE TUE UN POETE  
PAR JOUR AU MOINS... CAR MOINS DE POETES EGALE  
MOINS DE LANGAGES QUI NE RESSUCITENT PAS.

#### D'UNE OBSOLESCENCE PROGRAMEE ?

MES POEMES N'ONT PAS ASSEZ DE TEMPS POUR VIVRE.  
ILS MEURENT EUX AUSSI. ET ME FAUT-IL CREER  
OU DETRUIRE ? OU REECRIRE... DANS L'IMMEDIAT  
JE ME SENS VRAI AVEC CES MOTS D'AUTEUR DE MERDE !

OUI J'Y VAIS UN PEU FORT ! LE POEME EST ECRIT  
AVANT LE POETE LUI-MEME. ET C'EST AINSI  
DEPUIS TOUJOURS JE CROIS... JE PREPARE LA VOIE  
A DES ANGES EXPERTS EN POESIE MODERNE !

J'ECRIS D'UNE FAÇON DANGEREUSE. J'ECRIS  
SANS EPAISSEUR AUCUNE. ENERGETIQUEMENT.  
J'ECRIS COMME UNE SECONDE CHANCE ! D'ECRIRE

IL NE FAUT EN ATTENDRE AUCUN SECOURS. JE M'OUVRE  
ENFIN AU POEME SUPERIEUR. JE DECOLLE !  
LA MECANIQUE DES FIEVRES ME VA SI BIEN...

#### JE N'AI PAS ENCORE LA PHRASE ENTIERE

UN CAUCHEMAR S'ACHEVE ET UN AUTRE REPREND ?  
SUR FOND DE MENSONGE DARWINIEN JE COMPOSE  
CE TEXTE EVOLUÉ ! LES POEMES SONT MORTS  
ET C'EST DEFINITIF. JE M'EXERCE A TUER

L'ANIMAL POETIQUE EN MOI. J'AI QUELQUE CHOSE  
A DIRE A MES CONTEMPORAINS : LA POESIE  
DE PAPA C'EST FINI ! CE QUI N'EST PAS ECRIT  
PAR MOI NE LE SERA JAMAIS JE CROIS... QUEL EST

CET ART QUI NAIT EN MOI PUIS MEURT ? L'ART DU POEME  
EST NÉ QUE DEJA JE M'ELOIGNE... ON NE JOUE PAS  
SANS RISQUE A ECRIRE ! DEJA LE MOT EN MOI

S'ETEINT. LE COURS DU TEMPS PASSE A UN AUTRE ETAT.  
CELUI D'UNE MATIERE ECRITE. VUE ET LUE.  
CAR NUL DANS CE MONDE N'A LA PHRASE ENTIERE !

# MOMENT CRITIQUE

## À propos de The E-Symposium Quiet Drones 19-21 octobre 2020, réflexions sur les congrès électroniques

par Maheva Hellwig

Les Colloques/Symposium

*le lieu de la recherche et la raison pour laquelle cela vaut le coup de continuer ses études*

Si les colloques de philosophes se réduisent à quelques poussiéreux spécialistes, les buffets sont toujours assez bien ficelés (quand l'hôte sait recevoir). Bien souvent, un bon colloque est en réalité un bon buffet.

VITAL : le **Principe de charité** : toujours supposer que la personne qui parle a toute légitimité pour parler et que l'on est soi-même extrêmement ignorant. C'est grâce à cela que l'on peut accepter d'écouter parler des gens avec des accents fabuleux et des méthodologies complètement différentes sur les mêmes sujets. C'est pourquoi, il faut pratiquer la méthode aussi rigoureusement que possible. Celle-ci, bien qu'elle semble universelle recèle de nombreuses variations qui nous permettent pour autant de comprendre de manière standardisée à la fois les présupposés mais également les calculs de chaque pays.

Le E-Congrès Quiet Drones 19-21 octobre 2020

Il faut tout d'abord s'orienter dans la jungle des propositions : se faire son petit parcours puisque les sessions et workshops ont lieu en même temps (d'autant plus en distanciel). Le choix arbitraire s'est porté sur les :

**Session 7** Détection acoustique et identification de drones (où il est question de signature acoustique des drones), dans laquelle est intervenu Torea Blanchard du LAUM pour présenter la recherche sur la Localisation de drones à partir d'un réseau de microphones par l'exploitation de la structure harmonique du son produit. Cet article est également signé par Jean-Hugh Thomas et Kosai Raouf du LAUM.

**Session 8** L'audition des drones – écouter les drones où il est question de l'aspect cognitif de l'audition des drones. Méthode MUSIC et SNR (sound/noise ratio) qui dessine les limites de l'audible par un drone (par exemple pour sauver les victimes d'un séisme).

**Conférence 4** Normalisation et réglementation.

**Conférence 5** Impact de la mobilité aérienne urbaine

**Conférence 6** Outils pour l'analyse, la mesure, la modélisation et le contrôle du bruit.

**Conférence 10** Génération et atténuation du bruit.

**Discussion** avec Marion Burgess, Dick Bowdler, Philippe Strauss, Jean Turret, Andy McKenzie, Bob Hellweg, Cathy MacKenzie, Tiziano Pagliaroli, Marjam Snellen, Lourdes Camarma, Roalt Aalmoes, Gert Herold, Michael Wieland &.

Comment votre Irma s'est-elle retrouvée dans cette histoire ? Eh bien, par hasard, l'autrice voulait, pour son public, et par curiosité, voir de quelle teneur étaient les propos échangés entre grand spécialistes, sommités, que dis-je émérites de la recherche Physique Acoustique. Heureusement que votre servitrice sait se placer en retrait et reste distinguée même dans les endroits où elle n'a pas droit de cité. Si bien que sa présence ne fut même pas remarquée. Tout juste se moqua-t-on de sa maladresse dans l'écriture de son nom.

La discussion fut autour de la pertinence d'un e-congrès.

\*\*\*

La forme distancielle est un pis aller qui nous force à réfléchir le temps d'un Congrès différemment, voire de le calquer davantage sur le temps de la recherche.

En effet, il a été montré que les participants passaient moins de temps au congrès (8h au lieu de 16). Cependant, les échanges étaient simplifiés par le format vidéo qui réduit la part d'imprévu. Pour autant, le temps passé à faire des vidéos devrait être rémunéré puisqu'il prend un temps assez fou.

Pourquoi ? (philosophie) parce qu'il n'y a pas de rupture conceptuelle physique entre le temps affectif de l'intérieur (chez soi) et le temps dégagé de contraintes (Congrès). En effet, qui dit congrès, dit temps à part : géographiquement d'abord mais également affectivement. Nous arrivons à l'hôtel : lieu neutre, non chargé d'affect. Nous sommes « vierges » de toute relation : les gens croisés sont des gens croisés à d'autres occasions, peu de collègues permanents. On revoit des gens qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, on espère être assis à la même table que cette chercheuse qui faisait des choses vraiment intéressantes à l'autre bout du monde mais il y avait le thésard la dernière fois et on n'a pas pu lui parler. Bref, l'espace des possibles n'est pas encore saturé de prédéterminations, en termes métaphysique. Nous sommes ainsi décontextualisés, comme abstraits de notre quotidien. Le philosophe parlerait d'*epochè*. Nous sommes ramenés à un état monastique de continuité du savoir où notre esprit doit se conformer au programme, à la découverte de nouveauté, mais également être assuré de ce qu'il sait pour minimiser le trac lors de la prise de parole. Cet état de suspension, où l'on doit être assuré de ce que l'on sait d'une manière tellement obvie qu'elle en est intuitive pour être ouvert à la discussion et comprendre chaque point de vue de manière active, c'est cela que Husserl appelait *askesis* philosophique.



Or, se produit dans le corps quelque chose lorsqu'on laisse notre esprit de côté. Suivez-moi bien. Nous ne rencontrons que des esprits qui tâchent tous d'être plus brillants les uns que les autres. Cependant que nous restons incarnés. Le corps semble laissé de côté et les esprits peuvent se voir dans toutes leurs dimensions. C'est pourquoi, à notre sens, il y a comme une fonction de transfert qui s'opère : l'esprit nous plaît. Ce qui est paradoxal, car il est censé nous instruire. Mais comme il plaît en instruisant, finalement on *s'amuse*, de manière intellectuelle. Et l'on crée des liens, on s'attache. Pythagore dirait : on est **affins**.

\*\*\*

## RESUME - Conclusion

### Ce que l'e-congrès enlève

Cette forme distend ces liens : il y a des média, là où ils n'existaient pas auparavant. Physiques d'abord : on est obligé de disposer d'un bon matériel, d'une bonne connexion, d'un fuseau horaire à peu près en phase avec l'heure de la réunion, de renseigner correctement les champs virtuels ce qui implique d'avoir le temps devant soi et l'habitude bien réglée. On n'écoute pas une conférence de cet ordre-là comme un podcast dans le métro, on n'arrive pas en retard, on ne fait pas autre chose en même temps sous peine d'être largué, et surtout... **on prend des notes !**

L'e-congrès empêche donc une part du hasard arbitraire de nous faire rater des conférences à cause d'un café qui s'éternise avec ladite chercheuse mentionnée plus haut croisée à Genève il y a deux ans. Cette sur-focalisation sur les enjeux, et l'attention portée aux discussions qui arrivent à notre oreille presque sans bruit extérieur, expliquent en partie pourquoi le temps a beau être raccourci, le contenu est de la même façon pertinent. Ou, pour le dire autrement : ce que la quantité d'heure perd, est gagné en qualité d'écoute. De la même manière, les contraintes inhérentes sont évacuées : décalage horaire, fatigue, éloignement de la sphère privée, etc. De fait, les participants sont présents : de cerveau et de corps. Ils travaillent exclusivement puisque leur sphère affective est comblée : ils sont chez eux, (avec les photos de leur chien, chat, enfant, maman qui fait la cuisine etc.) ou bien au bureau avec leurs collègues. En somme ils sont *tout* à leur affaire.

### Ce que l'e congrès ajoute

Comme nous l'avons vu, l'E congrès ajoute de la qualité, un tri presque automatique des prises de paroles, une attention portée sur l'essentiel pourvu que le matériel suive et que les participants ne fassent pas trop d'allées et venues entre les différents salons (ce qui a pour effet de faire micro-sauter la connexion), une plus large adhésion du public du fait de l'évacuation des questions pratiques : repas, pauses café, transports, indétermination matérielle facteur de bruit.

### Pourquoi le congrès e-Drones était bien organisé ?

Parce qu'un temps plus long que juste la durée du Congrès a été aménagé : conférences disponibles en replay, papiers sortis et distribués avant le début du congrès y compris au public lambda. En dépit d'une absence dans notre belle Capitale, les participants ont pu avoir accès aux Humanités parisiennes avec :

Des visites de Paris sous toutes les coutures (et surtout de la Haute) grâce aux drones ;

l'accès aux joyaux des musées à travers une exposition virtuelle sur Léonard de Vinci, un article sur Degas, un Google Arts et Culture sur le musée d'Orsay. Culture littéraire mais également scientifique avec : une histoire de l'aéronautique française ; sciences et techniques toujours avec les Arts et Métiers, la Tour Eiffel et la Statue de la Liberté.

Pour finir sur les prototypes de drones, les récréations musicales à partir de drones. Ce qui m'a plu c'était le libre jeu d'esprits universels autour d'une préoccupation profondément désagréable, pleine d'usages à identifier, découvrir, classer, inventer, dessinant ainsi l'esquisse de la société de demain.

### MAHEVA HELLWIG

#### Bibliographie

#### Acoustique

C. POTEL, M. BRUNEAU, *Acoustique Générale - équations différentielles et intégrales, solutions en milieux fluide et solide, applications*, Ed. Ellipse collection Technosup, 352 pages, ISBN 2-7298-2805-2, 2006 .

#### Philosophique (par ordre chronologique)

E. Sylvia PANKHURST, *Delphos ; the future of international langage*, édition numérisée, New York EP Dutton, Plymouth. Disponible à <https://archive.org/details/delphosfutureofi00pankuoft/page/n1/mode/2up> consulté le 22/10/2020.

Edmond HUSSERL, *La terre ne se meut pas*, éd. Minit, 1989, Paris. [http://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-La\\_Terre\\_ne\\_se\\_meut\\_pas-2124-1-1-0-1.html](http://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-La_Terre_ne_se_meut_pas-2124-1-1-0-1.html).

Michel SERRE, *Hermès I - La Communication*, pp 10-35, Éditions de Minit, Seuil coll. Points, 1969, Paris.

Cornélius CASTORIADIS Interview Sur la *libido sciendi* <http://1libertaire.free.fr/castoriadis11.html> consultée le 23/10/2020.

#### Sitographie

Thème de James Bond par drones en milieu semi anéchoïque : [https://www.youtube.com/watch?v=\\_sUeGC-8dyk](https://www.youtube.com/watch?v=_sUeGC-8dyk).

Chatcoptère : <https://www.youtube.com/watch?v=Nu-GR8ZhxxY> .

Nigel Stanford : Cymatics : robots and music : <https://www.youtube.com/watch?v=bAdqazixuRY> .

# BUREAU DE TRADUCTION

## MÚSICA

En la noche tranquila, eres el agua,  
melodia pura, que tienes frescas – como  
nardos en un vaso insondable – las estrellas.  
De pronto, surtidor de un pecho que se  
parte, el chorro apasionado rompe la  
sombra – como una mujer que abriera los  
balcones sollozando, desnuda, a las estrellas,  
con afán de un morirse sin causa, que fuera  
loca vida inmensa.

¡ El pecho de la musica ! ¡ Cómo vence la  
sombra monstruosa !

¡ El pecho de la musica ! ¡ Redoma de pureza  
mágica ; sonora, grata lágrima ; bella luna  
negra – todo, como agua eterna entre la  
sombra humana ; luz secreta por márgenes  
de luto – : con un misterio que nos parece  
¡ ay ! de amor !

¡ La musica : – mujer desnuda, corriendo loca  
por la noche pura ! –

## MUSIQUE

Dans la nuit tranquille, tu es pluie,  
Pure mélodie, où tu tiens fraîches - comme  
lys dans un vase insondable - les étoiles.  
Soudain, jet d'un sein  
qui se divise, le flux passionné brise  
l'ombre - comme une femme en sanglot ouvrant  
le balcon, nue, jusqu'aux étoiles,  
avec un désir de mourir sans cause, elle  
qui était la vie folle et immense.

Sein de la musique ! Comme bat  
l'ombre monstrueuse !

Sein de la musique ! Fiole magique  
de pureté ; sonore, agréable larme ; belle lune  
noire - tout, comme une eau éternelle parmi  
les ombres humaines; lumière secrète en marge  
du deuil - : par un mystère qui nous semble  
oh! d'amour !

La musique: - femme nue, folle  
de la nuit pure! -

**JUAN RAMON JIMENEZ**

Traduction de Gilles&John

## WHEN THE TIME COMES

Put a distant face to your name  
– flesh-struck, curse-furrowed, demented (you  
choose)

Then in the vacant soul's retina,  
look at your lone visage and foretell what  
your feud of a body could not  
(from where its words knelt uprightly so)  
Through slaughtered days and strangled dawns  
(jolting nights in between)

no word nor rock for it  
– the fleck of your yes-eye against a no-mouth  
backdrop  
mere distorted painlines.

## QUAND LE TEMPS VIENDRA

Mets un lointain visage à ton nom offert  
– frappé de chair, sillonné par la malédiction, dément  
(à toi de voir)

Puis dans la rétine de l'âme absente,  
vois ton visage solitaire et prédis ce que  
ton corps querellé n'a su prédire  
(d'où ses mots se sont ainsi agenouillés en droiture)  
À travers jours massacrés et aubes étranglées  
(nuits cahotantes entre les deux)

ni mot ni roc pour l'exprimer  
– la petite tache de ton œil-oui sur un fond sans  
bouche  
simples lignes-douleur déformées.

**BLANDINE LONGRE**

Clarities – Ed. Black Herald Press

Traduction de Gilles&John

## COSMOGRAPHIA

We are the voice  
a no-shape muted-&bound &meshed  
to the entombed: relinquishing our scattered  
claims to the outwards—a world: a chasm  
shelled in swarms and oaths  
to define the apex of solid impotence

We shall be: the voice the one  
to hurl and to be left  
to its selfless silent strides (or the sole  
          unearthed pretence of any sound  
          displaced  
          for absence's sake)

an imagination apart,  
a mind-slide to reconcile bone and bone alike  
          —still a mere vision afloat:  
          side-steps overruling  
          thoughtless attempts at  
a form, clutching towards halshunned landscapes  
(temptingly ajar though crusched into one word)—so try  
our forlorn language, its lack of an escape route  
as topography melts down to  
whoever may uncover misspelled  
spaces failing to chart the inward truth:  
          when an evanescence

          made soil  
offers handfuls of too much  
soul—rather than trusting  
the wild wild wild  
untainted pulse—the forward surge  
no place shall vainly  
circumscribe: the journeying essence

lost to the mud, cancelling  
tongues—a no-voice granted  
to the murky topos of the delayed mind.

## COSMOGRAPHIE

Nous sommes la voix  
une non-forme assourdie – & liée & maillée  
aux ensevelis : abandonnant vers l'extérieur nos  
diffuses prétentions – un monde : un gouffre  
encoquillé d'essaims et de serments  
pour définir l'apex de la solide impuissance

Nous serons : la voix celle  
à projeter et à laisser  
à ses enjambées silencieuses et sans être (ou le seul  
          simulacre déterré de tout bruit  
          déplacé  
          à titre d'absence)

à une imagination d'écart,  
une glissade de l'esprit pour réconcilier os et os  
          – encore une simple vision à flot :  
          des pas de côté prévalant sur  
          les tentatives irréflechies de créer  
une forme, s'agrippant vers des paysages à moitié évités  
(tentants, entrouverts, quoique broyés en un mot) –  
          essayons-nous donc  
à notre langue sans espoir, à son absence d'échappatoire  
alors que la topographie se dissout vers  
quiconque peut découvrir des espaces anorthographiés  
incapables de tracer la carte de la vérité intime :  
          quand une évanescence

          faite terre  
offre des poignées d'un trop  
d'âme – plutôt que de se fier  
au furieux furieux furieux  
pouls immaculé – l'afflux déferlant  
qu'aucun lieu ne doit en vain  
circonscrire : l'essence errante

dépassée par la boue, oblitérant  
les langues – une non-voix octroyée  
au trouble topos de l'esprit demeuré en-deçà.

**BLANDINE LONGRE**

Cosmographia – Ed. Black Herald Press  
Traduction de Gilles&John

## ADESSO

Un conato, un rigetto mentre il corpo  
si sforza a sopportare lo strano essere  
in altro tempo, come se il passato  
gli fosse appartenuto per un solo  
momento, pochi istanti in altro luogo.  
Il presente me l'hanno trapiantato.  
Il corpo, questo corpo: sono un altro.  
A morsi strappo la carne dal braccio.

## MAINTENANT

Un haut-le-cœur, un rejet pendant que le corps  
se force à supporter l'étrange être  
d'un autre temps, comme si le passé  
lui eût appartenu pour un seul  
moment, peu d'instant en d'autre lieu.  
Le présent ils me l'ont greffé.  
Le corps, ce corps : je suis un autre.  
Avec mes dents je déchire la chair du bras.

**LORENZO FOLTRAN**

Extrait de «Il tempo perso in aeroporto»

Traduction de l'auteur

## CAPTIVE CATSKILL LANDSCAPE

A mysterious wingless wind hides in the hammock  
Covering his scaly snake body with crimson leaves  
Howling by the melancholic doors, by the windows  
The scent of mountain lions, bears and deer creep in  
Where old withered flowers strip themselves of petals  
Soon the fallen branches will become firewood  
A weightless sky bears its teeth, gusts lifts the flower pots  
Putrefied brown leaves take over the musty alleys  
Cylindrical disembodied tree trunks in a chaotic circle  
The wind bomb hauls up shrubs and dead layers of soil  
Rustling, hissing, crashing, blowing, shrieking  
Chasing wailing wild boars and pine cones  
Too late to reverse migratory geese that refuse  
To come back toward the dead eye of the moon  
Surrounded by mountains and twisted tree limbs  
The forest fluttering in its cold damp dream  
Shrouded, scorched with ghastly pungency  
Strangely clouded, incessantly burning  
Somber apocalyptic, pestilential captive fires  
Blacken the corners of this unfathomable season

## PAYSAGE DE CATSKILL EN CAPTIVITÉ

Un vent mystérieux sans ailes se cache dans le hamac  
Couvrant son corps de serpent écailleux avec des feuilles  
pourpres  
Hurlant par les portes mélancoliques, par les fenêtres  
L'odeur des lions de montagne, des ours et des cerfs s'infiltré  
Où les vieilles fleurs fanées se dépouillent de pétales  
Bientôt les branches tombées deviendront du bois de  
chauffage  
Un ciel en apesanteur montre ses dents, des rafales soulèvent  
les pots de fleurs  
Des feuilles brunes putréfiées envahissent les allées moisies  
Troncs d'arbres désincarnés cylindriques dans un cercle  
chaotique  
La bombe éolienne transporte des arbustes et des couches de  
sol mortes  
Bruitement, sifflement, s'écrase, souffle, hurle  
Chasse les sangliers sauvages et les pommes de pin  
Trop tard pour renverser les oies migratrices qui refusent  
De revenir vers l'œil mort de la lune  
Entouré de montagnes et de branches d'arbres tordues  
La forêt flottant dans son rêve froid et humide  
Enveloppé, brûlé d'un horrible piquant  
Étrangement obscurci, brûlant sans cesse  
Sombres incendies captifs apocalyptiques et pestilentiels  
Noircissez les coins de cette saison insondable

**VALÉRY OISTÉANU**

Traduction de Gilles&John

## THE POET WRITES NO MATTER WHAT

A poet in the eye of a super-storm  
In total darkness, reading by candle light  
Writing near the edge of the roof  
With a miners head-light on his forehead  
On the side of a boat, with a gas-lamp  
Beneath a bridge, next to a bonfire  
He makes peace with the hurricanes  
He calms the storms in the sea  
Seeking the transparence of tigers at midnight  
Making mushrooms grow under his pillow  
While fungus creeps up and around the wall  
A tsunami of meteorite showers in his heart  
Clearly confused, with poems in his soul  
Even when the sun bites and the cold hurts  
When petrified clouds bend the light  
Free of words, but a slave to feelings  
Setting night birds and lovers on fire  
Self-punishment, self-deprecation  
The poetry's brew is poisonous at times  
Sleep-deprivation, speech-depravation  
Can kill with irrational melancholia  
Erecting temples of repressed memory  
In the solitude, alone in front of death  
Torn inside, scribbling imaginary sex  
Stenciling slogans on a protester's tent  
He remembers verses in the back of an ambulance car  
Recording it as if in solitary confinement  
Suicide's final draft, in total silence  
To die alone and stay immortal  
The poet must write no matter what,  
Even in death...

## LE POÈTE ÉCRIT PEU IMPORTE QUOI

Poète dans l'œil d'une super-tempête  
Dans l'obscurité totale, lisant à la lumière des bougies  
Écrivant près du bord du toit  
Avec une lampe de mineur sur le front  
Sur le côté d'un bateau, avec une lampe à gaz  
Sous un pont, à côté d'un feu de joie  
Il fait la paix avec les ouragans  
Il calme les tempêtes dans l'océan  
A la recherche de la transparence des tigres à minuit  
Faisant pousser des champignons sous son oreiller  
Alors que les champignons rampent autour du mur  
Un tsunami d'averses de météorites dans son cœur  
Clairement confus, avec des poèmes dans son âme  
Même quand le soleil mord et que le froid fait mal  
Quand les nuages pétrifiés plient la lumière  
Libre de mots, mais esclave des sentiments  
Mettant le feu aux oiseaux nocturnes et aux amoureux  
Auto-punition, auto-dépréciation  
Le breuvage de la poésie est parfois toxique  
Privation de sommeil, dépravation de la parole  
Peut tuer avec une mélancolie irrationnelle  
Érigeant les temples de la mémoire refoulée  
Dans la solitude, seul devant la mort  
Déchiré à l'intérieur, griffonnant du sexe imaginaire  
Des slogans au pochoir sur la tente d'un manifestant  
Il se souvient d'un vers à l'arrière d'une voiture d'ambulance  
L'enregistrant comme à l'isolement  
Projet final de Suicide, dans un silence total  
Mourir seul et rester immortel  
Le poète doit écrire quoi qu'il arrive,  
Même dans la mort...

VALÉRY OISTÉANU  
Traduction de Gilles&John

# SÉQUENCES

JOEP POLDERMAN

*Je suis née aux Pays-Bas en 1994 et je me suis installée à Paris en 2012 afin d'apprendre le français et de poursuivre mes études en littératures françaises et en histoire de l'art.*

*À ce jour, je n'ai pas encore publié de recueil mais cinq de mes textes sont parus dans la revue Point de Chute et d'autres poèmes seront publiés au cours de cette année dans les revues suivantes : Lichen, Recours au Poèmes et Hurlé-Vent. Je travaille également sur plusieurs recueils que je souhaite soumettre à des concours cette année, ou, dans le cas échéant, envoyer à des éditeurs. Je fais également des dessins à l'encre de chine et des photographies. Pour plus d'informations, mon site (sur lequel je travaille toujours mais il y a déjà quelques informations et un poème inédit) : [www.joepolderman.com](http://www.joepolderman.com).*

## LES NUITS

1.

il y a la porte dans la chambre  
qui se rapproche  
il y a les larmes noires  
d'un sang qui circule  
peut-être trop entre  
nous il y a la chambre  
gauche qui clôt ses paupières  
et il y a la tête et la main  
qui remontent  
la couette entre nous  
il y a l'indicible plume  
d'un regret sans cause  
sans lumière  
elle se perd dans la distance des peaux  
et la porte rapproche  
toujours davantage  
la peur du départ

2.

rien n'a changé  
le bureau se trouve toujours  
à côté. une pièce se joue  
par les ombres des arbres  
contre le plafond et la Seine  
s'écoule. c'est la nuit. rien  
sauf les mots  
où on ne se reconnaît  
plus. et le silence  
qui est une langue  
plus lourde que nos épaules  
qui ne se touchent  
plus.

3.

dans la chambre noire  
on toussé le silence comme on  
obture une voix  
face au danger  
les souffles portent le poids  
d'une nuit sans fin

4.

il y a la chambre  
ce soir et nous  
et nos rêves en spirales  
il y a la terre qui s'éteint  
et tout  
se retrouve dans le sème  
du noir. il y a nous  
et la nuit qui se sème  
autour et au-delà  
du seuil. j'aurais peur  
sans toi.

5.

je veux que tu me parles  
à travers la nuit  
où les mots n'existent pas  
je veux que tu parles ce langage  
sans fil sans aiguille  
à recoudre ce que tu dis  
parle-moi encore  
de toi et les trous noirs sur ta peau  
du néant où tu bascules et  
l'aube qui te ramène  
à la racine du rien-savoir

l'embrasure  
d'un cœur solaire  
parle-moi à travers le silence  
de la nuit qui nous sépare  
quand tout s'éteint  
je n'entends que l'huile  
de ta lampe sur moi

6.

la nuit se gonfle dans l'épaisseur  
d'un vague clapotis  
la terre se retourne  
avec toi et moi  
et la soif et la faim  
sur le seuil du départ

nous sommes  
à la recherche  
d'une concavité  
où l'on peut encore  
semmer ce qui reste  
de nous après  
les draps nous dépouillent  
les mues  
d'un souvenir

JOEP POLDERMAN

## PATRICK HELLIN

*Je n'ai rien de particulier à dire sur mon propre compte, n'ayant de toute façon jamais rien publié. J'écris depuis plusieurs années et je travaille, en Belgique, dans l'enseignement professionnel. Je suis âgé de 63 ans. Déjà au bord du vide. Comme à vingt ans. Le poème est effectivement pour moi une page blanche pour la vie, celle qui échappe aux heures, qui se refuse au jour..*

### LE DÉSERT

#### I.

On ne dit jamais assez  
la limpidité du désert  
Rien ne s'exclut  
de son silence  
Rien ne bouge  
de sa nuit

#### II

Certains déserts arrêtent les pas  
Le vide est un labyrinthe  
un corps trop vaste  
Trop de chemins  
empêchent de prendre la mer

#### III

Le Désert tient à son obscurité  
la transparence est son leurre  
La transhumance des mirages  
bivouaque dans d'obscurcs caravanes  
sous la crête des dunes

#### IV

Entre les déserts  
d'autres rivages  
d'autres déserts  
Les mots n'ont pas cours  
dans les lits à sec

#### V

Le Désert ignore l'art des bordures  
Les limites n'y légifèrent pas  
Les convictions s'inquiètent  
de cet espace indéfini

De cette absence de clôture  
l'aube chevauche le crépuscule  
L'ombre naît au ventre de lumière  
Le silence est ici parole

#### VI

S'astreindre au Désert  
au supplice de l'épure  
comme un souffle clair  
qui monte jusqu'à soi  
comme un sang chaud  
où chantent les plaies

Consentir aux gestes de sable

#### VII

Le désert s'étonne du temps  
de son intransigeance à être  
de son impassible maturité  
En lui il n'est pourtant que mirage

Docile rêverie du désert  
source de l'inexistence

#### VIII

Tout s'y montre  
Tout s'y cache

Dans cette nudité ordinaire  
les ombres possèdent la complexité des échos  
le silence, des ourlets de lumière

On se sent exclu de cette complication  
de ce paradoxe de sable.

#### IX

Dans cette translucidité pure  
tout se dit dans l'obscur  
Chaque grain est un crime  
Chaque grain, une faute

L'insoluble blessure fleurit dans les sables

PATRICK HELLIN

## CAM

*«Professeur de philosophie et chercheur en phénoménologie depuis plusieurs années, seule la poésie me semble pourtant naître du centre de sa cible : prisonnière de son exactitude, elle se paye du prix de nos méandres».*

## MAUVAIS SIGNES

Tu as le sale pouvoir de me faire durcir malgré moi et contre tout, empoigné je te sers malgré tout et contre moi.

Tu tiens le monde par son sexe comme la fillette sa sucette par le bâtonnet, otage confisqué à son extrémité mon corps a excavé sa mie pour aller à ta main qui le chausse en ondulant.

Ta main de ma faiblesse est le génie : elle me tend me courbe ou me plie à son mouvement.

\*

Éclusier de tes bras je suis privé d'étreinte ta chair recouvre ma peau du haillon de ma peau restée nue. Quel maître t'a légué le secret de la botte qui trouve la faille dans la garde infailible, celui du geste où te gardant tu te retiens au cœur de ce qui te donne ?

\*

Tu n'acceptes rien de ce que l'on te tend avant d'en avoir dénombré les issues.

Tu ne vois pas que s'échappe le monde que l'on t'offre par les échappatoires que tu maintiens pour toi.

Mon impuissance me fait m'écouler sous moi comme une gargouille incapable de ses eaux saumâtres et avec elle ta jouissance refusée dans sa vidange de lait.

Tu méprises sans savoir que je ruisselle par les trous creusés pour la possibilité de ta fuite, tu as fini par user de ces issues cachées pour fuir l'impuissance qu'elles ont elles-mêmes causée.

\*

Tes jambes savent si bien me circonscrire comme la fourche du pied-de-biche sait bloquer son clou afin qu'en pesant de tout le levier de ton corps mon âme se dégonde et tu l'empoches.

Je sais que tu décapsules en série, que tu donnes le taquet qui fait fléchir même parmi nous le rayon solaire somnambule du soleil giflé d'hiver.

\*

Tu m'as dit que tu m'aimais mais tu voulais que je « te prenne », car nous ne nous sommes accouplés qu'à l'équinoxe à la saison de ton rut et du début de mon malheur comme deux animaux de la même espèce ne partageant pas la saison de leurs amours : mon désir a été le crépuscule de ton plaisir.

\*

« Tu es ma Vie ! » m'assurais-tu taisant ton penchant suicidaire car cette Vie tu l'as quittée aussi simplement que le pendu son appui.

Je suis la seule Vie qui mourant a ressuscité son vivant et meurt de la vie retrouvée de celui qui s'est enfui.

Tu as fait de moi ta Vie pour pouvoir te l'ôter et jouir sans danger de mourir comme l'on construit de cartes le très haut château de cruauté prête à souffler.

\*

Tu es l'étau des lèvres qui visse au désir tournant l'écrou pour démembrer les corps, ces corps qui brillent laissant couler ce grand amour qui va te féconder.

Tu es la migraine du cerveau dans sa cuve, le gong sans issues pour le corps fait d'oreilles promises au bourdonnement de l'unique vibration du malheur qui sans façon porte ton nom.



Un manche parfois croît de dessous ton visage te permettant d'arborer la souveraineté enfantine du maillet qui sait toujours comment détruire, comme la poignée d'eau folle humiliant sa prise, l'éclat riant dans l'œil ébloui, le puits sans fond où chute la prunelle aveugle.

\*

Raison pour laquelle je ne peux plus te voir :

Après l'amour tu raffolais de sortir immédiatement sans te laver, irradiant du plaisir reçu comme la pierre chauffée au soleil brûle encore au crépuscule, dans les ruelles les plus peuplées de mon quartier, parce qu'il te plaisait d'être laquée sous l'enrobage encore frais de ma jouissance révolue.

Aux abords de ma présence ravivée tu prends un risque :

La seule pensée que tu pourrais évoluer incognito sous la gangue où cristallise à présent l'orgasme séché d'un autre m'obligerait, je crois, sur le champ à te tuer.

\*

Tu te tiens si pittoresque et calibrée qu'il faut que tu aies avalé une publicité destinée à écouler plus facilement ta vie.

Tu ne souris jamais pour soulager de ton encombrant secret mais tu uses des âmes pour y développer les tirages de ton leurre.

Il te faut te raidir jusqu'à ce que ton image en moi te plaise –ce que tu nommes «aimer»– et puis il s'agira de recommencer d'être, simple et seule.

Ainsi tu vas cueillant les reflets de ta perfection où ils te semblent mûrs.

\*

« Ils sont au moins trois cents », ces légionnaires à usage unique qui paissent buvant l'eau ivre au goulot des lèvres dont tu es le vrai visage.

Tu m'as souvent béni mais je sens ton image venir à terme en moi : et je me jouis dessus comme un animal incontinent qui dépose sa semence à tes pieds.

\*

Nous n'avions de commun que le départ, communauté si minime que le premier partage des feux consumait déjà nos adieux.

C'est que je suis né pour creuser la tête en terre en direction du fond et tu as atterri encore toute éminente du grand là-haut dont je suis ignorance.

Le chiasme fou des embouchures n'était que le *quiproquo* des incendies où nous brûlions d'humidité et j'ai pu perdant ma force lever tout ton poids torride et ma vie avec lui.

\*

Ange du monde renversé ton sexe est ton vrai visage :

Il rougit, Il respire, Il sourit, Il soupire : Lui.

Le Temps s'étrangle en girouette cambrée dans l'obsession de sa direction.

A la distillation de mes semblables je trouve le secret enfoui des coordonnées de ton sexe. Ton sexe est l'âme, il s'allume mangrove suavement religieuse qui végète à ton embouchure.

Mon sexe rêve encore en lui, indévaginable mastic, paratonnerre délirant dans tes lèvres de foudre séparé de soi par la soif qu'il a de toi.

Sens-tu encore en toi du magma des démembrés mousser l'éternité ?

CAM

# PIERRE LAMARQUE

## QUESTIONS

### QUOI ?

Curiosité personnelle, collectionnisme électif, invention de la connaissance ou vocation de l'activité. N'ayez pas peur, Monsieur est si bon.

### POURQUOI ?

Pour suspendre en un affairement jubilatoire mon attitude plus ou moins penchée et ramener pour le fixer un aspect instantané de l'image. Quelques secondes après j'étais dehors.

### À QUI ?

Au fantôme du souvenir, au témoin de la solitude, à la statue du devoir, au messenger du destin. Quand je m'éveille ma bouche est ouverte.

### COMMENT ?

Par la folie, par la capture du sujet dans la situation (formule générale de la folie, celle qui gît au fond des asiles comme celle qui assourdit la terre de son bruit et de sa fureur). Sous le porche, il y a un tapis humide.

### À QUOI BON ?

Tu es cela, le chiffre, mais à quoi bon t'emmener à ce moment où commence le véritable voyage, attends.

### OÙ ?

Castration, éviration, mutilation, démembrement, dislocation, éventrement, dévoration, éclatement, arracher la tête, crever le ventre, démantibuler. Je sais que les consommations sont très coûteuses dans ces endroits. Néanmoins je commande une bouteille de vin.

### QUI ?

Un tramway vide arrive, il est lavé de la nuit, les lumières qui l'éclairent ont la tristesse de celles qu'on oublie d'éteindre avant de s'endormir. Je m'assois dans un coin.

### QUAND ?

Quand l'esclave s'identifie au despote, l'acteur au spectateur, séducteur à séduit. Oui, au-revoir, à un de ces jours.

### LOCUTEUSE ?

Nous empruntons le terme locuteuse au cher Patrice Parthenay qui tant dans les indications qu'il donne pour la venue au jour de notre poème en prose que pour celles qui le guident dans les ténèbres, montre une divination que nous ne pouvons rapporter qu'à son exercice de la sémantique.

### FIN ?

La vérité conjecture, la parole pleine, le peu de liberté, le temps pour comprendre, le moment de conclure. Chair composée de soleils.

# BUTŌ

*À ma fille Annelaure*

## CET IDIOT LA DANSE

Le réel ce serait les formes comme elles apparaissent côte à côte. Sans forme pas de réel. La réalité ce serait une fabrication. Je me laisse traverser par un élan. Être vu, se laisser voir, regarder. Laisser venir les micros mouvements. De l'immobilité apparente faire paraître la vie. Être vivant. Accepter de vivre avec un corps à la fois savant et absolument incertain ou mystérieux.

## GENÈSE DE LA DANSE

Relation mystérieuse animé/inanimé, genèse de la danse. Le corps n'est plus. Le corps n'est plus qu'un cheminement entre vie et mort qui s'ouvre aux imprévus, aux impensés. C'est l'intégration de la mort au sein de la vie. Autour de cela un rituel. C'est juste au moment de la perte que l'insolite se produit.

## À LA MANIÈRE DE KO MUROBUSHI

Expirer, suspendre, expirer, inspirer, suspendre, inspirer. Extrême niveau de vigilance. Enroulement du corps dans la respiration. Accès au dansé.

## LA CONCENTRATION DE KO MUROBUSHI

C'est un élément primordial de la pratique. La concentration donne accès à la perception du changement et de la multiplicité. Elle ouvre aussi à l'expérience de l'unification du corps. Par exemple l'expérience du danger et de la façon globale et immédiate dont nous réagissons par réflexe de survie. Jeter son corps sans retenue. Il accepte de vivre. Il accepte de ne pas savoir.

## EXERCICE POUR DONNER ACCÈS AUX STAGIAIRES

Exercice pour donner accès à ce monde de variations et d'impermanence. Mise en pratique de la fragmentation du corps et des changements qui le constituent. Incarner un bras et une jambe qui ont mille ans pendant que le reste du corps vit ses trente ans. Sentir la moitié du corps devenir bois pendant que l'autre devient vapeur. L'imaginaire peut prendre le relai et permettre d'ouvrir la perception petit à petit.

## SURI-HASHI

Les pas se font très lentement au début, l'utilisation des bords externes des pieds est très importante, l'attention doit être portée sur la continuité du mouvement et sur le plan arrière du corps. En avant !

## PIERRE LAMARQUE

# POÈTES DU MONDE

4

On m'entoure, on me questionne,  
Des gens que je croise à la promenade, qui veulent  
connaître l'influence de ma petite enfance sur ma vie, ou bien  
du quartier, de la ville, de la nation que j'habite,  
Mes dernières rencontres, découvertes, inventions,  
fréquentations, auteurs jeunes ou vieux,  
Ce que je mange au dîner, ma façon de me vêtir, mes amis,  
mes opinions, mes préférences, mes frais,  
L'indifférence réelle ou imaginaire d'un tel ou d'une telle de  
mes amis à mon égard,  
La maladie d'un de mes proches ou de moi-même, un malheur,  
une perte, un manque d'argent, une dépression, un  
enthousiasme,  
Les affres d'une querelle fratricide, l'exagération d'une rumeur,  
l'ironie des événements ;  
Toutes ces questions m'assaillent nuit et jour puis s'en vont  
comme elles viennent,  
Mais cela ce n'est pas moi, le Moi réel.

Celui que je suis est toujours à l'écart de la mêlée,  
Regarde d'un air amusé, éprouve de la connivence, de la  
compassion, ne fait rien, se solidarise,  
Méprise de toute sa hauteur, se raidit, s'accoude sur le premier  
support ferme venu,  
Tourne son profil de trois quarts, curieux de voir la suite,  
A la fois dans le jeu et hors le jeu, simultanément, qu'il  
contemple avec stupeur.

Du fond du passé me reviennent mes laborieux efforts pour  
sortir du brouillard à l'aide des sophistes et des linguistes,  
Je ne critique ni ne moque personne, je suis un témoin  
impassible.

**WALT WHITMAN**

*Feuilles d'herbe* (extrait)

Trad. Jacques Darras

Les cahiers rouges - Grasset

**A BENJAMIN PERET,**

Notre paire quiète, ô yeux !  
que votre « non ! » soit sang (t'y fier ?)  
que votre araignée rie,  
que vol honteux soit fête (au fait)  
sur la terre (commotion !)

Donnez-nous, aux joues réduites,  
notre pain quotidien.  
Part donnez-nous de nos œufs foncés  
comme nous part donnons  
à ceux qui nous ont offensés.

Nounou laissez-nous succomber à la tentation  
et d'aile ivrez nous du mal.

**ROBERT DESNOS**

Revue « littérature » n° 8

XVII

Je largue les amarres qui me tiennent lié à la terre,  
l'arc-en-ciel qui m'attache à tous les autres hommes,  
les bandages qui cousent ma plaie aux autres plaies,  
je quitte le lit des vivants,  
les grandes voix des morts aux racines terribles  
les photos de famille sur le métal des foires  
et le ventre où m'attend le nouveau-né du cœur.  
Voici la vérité, je suis seul,  
seul dans ma propre nuit où mon ombre se couche  
dans la chose qui me fuit je me touche et je perds  
égoutier du grand songe,  
ma main me pousse pleine de lignes, de racines,  
- ai-je vraiment manqué de foi ?  
Je grimpe les Alpes de force et je n'ai pas de guide  
je ne suis pas alpiniste  
je n'ai pas demandé le danger, il est là,  
je n'aime pas marcher, qui est-ce qui marche en moi ?  
- S'était-on trompé de personne ?  
Je hais le vide et voilà qu'il sonne en mon poème.  
Je cogne un front têtu contre les cimes d'air  
Je ne suis pas un héros -  
les applaudissements me gênent, qu'en ferais-je ?  
les hyènes me suivent de leur regard en brosse :  
qui leur a dit que je serais cadavre un jour ?  
... Tout seul je suis la route humaine ; à qui la route ?  
à qui les mots déjà inventés avant moi ?  
Dans la bouche des femmes d'ancien baisers rassis  
dorment sur les gencives,  
tout seul j'arrache le secret, bribe par bribe,  
tout seul je sème et je moissonne l'homme,  
j'avance dans les villes absurdes où tout m'étonne,  
dans les boulangeries le pain ouvrait les yeux,  
le cri du pauvre monte à la gorge de Dieu,  
à l'hôpital au moins les murs seront très blancs,  
la lumière sera assise, à table, vieille,  
dans ma voix les lavandières auront des jambes d'eau  
si nous entrions danser  
dans la pharmacie ouverte,  
si nous nous laissions flotter  
sur la crème de l'étang,  
le temps sera enfin troué par les orties,  
soleil voudras-tu être aussi de la partie,  
soleil méchant qui chauffe  
l'or et la pourriture  
le vide qui sanglote  
dans les paroles mûres.  
  
Il n'y a pas de vide,  
pourquoi me tourmenter ?  
Je vous donne mes mains, je vous donne mon ombre -  
il n'y a pas de vide et je suis seul au monde.

**BENJAMIN FONDANE**

(Chanson de l'émigrant - Le mal des fantômes- Verdier poche)

## NE CRIEZ PLUS

Cessez d'assassiner les morts,  
ne criez plus, soyez sans cri,  
si vous voulez les ouïr encore,  
si rester en vie est votre envie.

Ils ont en eux l'imperceptible murmure,  
ne font pas rumeur plus haute  
que la croissance de l'herbe  
en liesse où ne passe nul homme.

**GIUSEPPE UNGARETTI**

*Vie d'un homme* - NRF, Poésie  
Éditions de Minuit - Gallimard

papillon joue  
Autour des feuilles des fleurs  
Tout juste éveillées  
Il est probablement  
Dans mon rêve de légère ivresse

**ASASEAN NAGAKI.**

Surimono «Papillon et microscope» d'Hokusai ga (1800-1805)

## POUR ENDORMIR L'ENFANT

Ah ! Si j'étais le cher petit enfant qu'on aime bien, mais qui  
pleure souvent, gai comme un charme, sans une larme,  
j'écouterais chanter l'heure et le vent... (Je dis cela pour le petit  
enfant).

Si je logeais dans ce mouvant berceau, pour mériter qu'on  
m'apporte un cerceau, je serais sage comme une image, et je  
ferais moins de bruit qu'un oiseau... (Je dis cela pour l'enfant du  
berceau).

Ah ! Si j'étais le blanc nourrisson, pour qui je fais cette belle  
chanson, tranquille à l'ombre, comme au bois sombre, je  
rêverais que j'entends le pinson... (Je dis cela pour le blanc  
nourrisson).

Ah ! si j'étais l'ami des blancs poussins dormant entre eux,  
doux et vivants coussins, sans que je pleure, j'irais sur l'heure  
faire chorus avec ces petits saints... (Je dis cela pour l'ami des  
poussins).

Si le cheval demandait à nous voir, riant d'aller nager à  
l'abreuvoir, fermant le gîte, je crierais vite : « Demain l'enfant  
pourra vous recevoir !... » (Je dis cela pour l'enfant qu'il vient  
voir).

Si j'entendais les loups hurler dehors, bien défendu par les  
grands et les forts, fier comme un homme qui fait un somme,

je répondrais : « Passez, Messieurs, je dors !... » (Je dis cela pour  
les loups du dehors).

On n'entendit plus rien dans la maison, ni le rouet, ni l'égale  
chanson ; la mère ardente, fine et prudente, fit l'endormie  
auprès de la cloison, et suspendit tout bruit dans la maison.

**MARCELINE DESBORDES-VALMORE**

Poésies inédites (1860)

Ma mère s'abimait dans le mouvement poussif de son balai,  
luttant contre un sable qu'elle appelait désert, contre une  
humidité qu'elle appelait eau friable, étang. Ses mains de  
balayeuse à l'écart du monde exhumaient des morts invisibles,  
traquaient le moindre affaissement du vent, la moindre tache  
d'obscurité, balayant avec tant d'abnégation en riant aux éclats  
dans la bourrasque de peur de se montrer acariâtre. Mère si  
modeste, tu ne tirerais aucune gloire du vent qui soufflait pour  
tes seuls bras qui balayaient.

**VÉNUS KHOURI-GHATA**

Les mots étaient des loups, poèmes choisis, Poésie/Gallimard.

## DE RÊVE EN RÊVE

De rêve en rêve  
le dormeur mâche un mot  
qu'il peine à retrouver à son réveil  
peut-être : « ostinato » ?  
peut-être : « osmose » ?  
Tout était simple. Des créatures  
connues et inconnues  
faisaient la queue avec les hommes  
tous pressés de renaître en leur état ancien d'indivision  
Ah , si compacte et douce, cette nuit,  
l'étendue  
indifférenciée  
de la matière !

**MARIE CLAIRE BANCQUART**

*Terre énergumène* et autres poèmes  
Poésie/Gallimard

# E-POÉSIES

## OCTOBRE 1990 - DÉCHIRURE

J'ai tourné mon regard comme on tourne la page  
*J'ai commencé une autre histoire comme on prendrait le large*

Le soleil s'est éteint les paroles sont trop froides  
*les bonnes choses ont une fin surtout quand elles deviennent  
fades*

Même si je veux revenir je ne trouve plus mes traces  
*rien ne peut me retenir je n'aime pas trop la glace*

De l'espoir émiétté encore persiste, le souvenir des sentiments  
demeure  
*Quelques brins de gaiété encore subsistent, rien ne passe,  
tout se vit et se meurt.*

CORALIE MEÏSSE

## DE JOUR

On plonge au gouffre  
tu es gonflée d'azote et d'ozone  
tu n'as jamais été aussi belle qu'en ce premier jour  
aussi délectable qu'un organe pincé  
qu'un mammifère prêt de se lever  
aussi pure qu'un sillon  
labourant ses craintes face à l'infini  
ainsi levée enfin ce rouge et ces formes  
de cylindres apprivoisés et de grâces ensevelies  
mais tout rayonne et se fend dans le jour  
un silence dans l'océan tonne ainsi  
que ta bouche dans le bruit du silence

vivante ainsi qu'une perle dans l'estuaire  
une gorge dans une forêt

FLORIAN THOMAS

## BALADE À BRUXELLES

Faire un tour en ville dans les magasins, errer, aller sans but,  
flâner, se promener au hasard des rues, être distrait, ne pas  
arriver à fixer son attention, s'écarter de la page, son regard  
errant dans la pièce, repenser par hasard au jour où..., divaguer,  
dérailler, radoter, ne pas faire attention à ce qui se dit, sans  
se presser, d'un pas nonchalant descendre tranquillement au  
café.

PIERRE LAMARQUE

## L'AU-DELÀ

L'au-delà au-delà seuil de la vie  
Où le repos éternel berce l'esprit  
Verisimilitude monde d'apparence  
Enfoncé dans la véritable conscience.

Autrefois les rêves et les ambitions  
Nous ont pris au bout de nos pulsations  
Dorénavant ils seront endormis.

Paix à toutes les âmes souffrantes en conflit  
Exhilaration de saisir le mystère  
Aptitude d'être témoin de l'éphémère  
Courage à tous ceux qui continueront  
En ce chemin de vie déboussolant.

Tout l'amour et l'humour du bon vivant  
Occultera l'imperfection savante  
Yes à la vie en dépit des malheurs  
Oui à l'optimisme, la clé du bonheur  
Uniquement les mots demeurent mémoire.

Les étoiles brilleront pour toi mon oncle  
Autres jours viendront, les années en boucle,  
Rotation de terre et d'univers  
Suivant les cieus, notre guide à l'envers.

*Love and Peace to you Lars*

L. ROSE

## L'EVOLUTION DE LA LITTERATURE

Vous pensez que la littérature, c'est juste un jeu,  
ou un simple valet pour monsieur le politique,  
ou un spécimen pour un scientifique,  
ou bien un filet pour un prédicateur, pour pêcher les âmes...  
Ce n'est pas que ça,  
et ce n'est pas tellement que ça.  
Car, malgré l'inflation imprimée,  
la parole peut être une projection  
des mondes prochains,  
des nouveaux Univers...  
Laisse tomber, mon critique,  
tes critères,  
comme un gamin  
son avion-jouet,  
car la parole est un navire tout-terrain,  
monte-le et navigue, vole, tu es libre,  
c'est une matière universelle,  
le rêve le plus improbable  
qui trouvera son incarnation,  
comme une âme de nouveau-né.  
La trajectoire de ce qui est écrit par le poète  
va plus loin que les lois de la physique connues  
et peut devenir plus réelle que la réalité  
en quittant les pages de la science-fiction,  
ouvrir le futur avec une clé phénoménale  
de l'humanité...  
La sphère de la parole change  
tout  
de soi-même  
jusqu'au ciel !  
Elle peut créer une culture toute neuve,  
l'évolution de la littérature...

\* \* \*

Les poésies ne sont pas que des colonies de symboles,  
comme sur le cortex cérébral d'une cité,  
c'est quelque chose de plus profond,  
qui atteint l'âme,  
cette conscience supérieure,  
son fond sublime,  
elle en croît.  
Ne prend pas le ciel pour un plafond  
dans la chambre  
de la modernité.  
Les sentiers millénaires,  
les outils de pierre et les livres numériques,  
du Néandertalien  
jusqu'au nextmoderniste,  
amènent au développement sur Terre  
et encore plus loin...

MYKOLA ISTYN

# LA PAGE BLANCHE

n°55  
MAI 2021

**WEB** [lapageblanche.com](http://lapageblanche.com)

**MAIL** [contact@lapageblanche.com](mailto:contact@lapageblanche.com)

**DIRECTEUR** Pierre Lamarque

**RÉDACTEUR EN CHEF** Constantin Pricop

**COMITÉ DE RÉDACTION**

Constantin Pricop, Pierre Lamarque, Matthieu Lorin, Victor Ozbolt

**RÉALISATION** Mickaël Lapouge

**ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO**

Jean-Claude Bouchard, Maheva Hellwig, Lénaïg Cariou, Stephane Casenobe, Blandine Longre, Lorenzo Foltran, Valery Oisteanu, Joep Polderman, Patrick Hellin, Cam, Coralie Meïsse, L. Rose, Florian Thomas, Mykola Istyn.

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est soumise à autorisation